



Guillaume Guéraud

# les héroïnes de cinéma

sont plus courageuses que moi

récits **br**

la brune au rouergue

## Présentation

Il existe quelques films dans lesquels les femmes sont héroïques, sans être obligées de tomber amoureuses, de chanter ou de sangloter. Elles luttent, elles mitraillent, elles voltigent et se révoltent. Elles sont ouvrières, aventurières, militantes, hors-la-loi, loin des clichés imposés par la domination masculine. Ces héroïnes au caractère bien trempé, ces actrices souvent maltraitées par l'industrie cinématographique, en marge ou oubliées, Guillaume Guéraud leur donne dans ce livre le premier rôle.

Pour toutes ces femmes qui l'ont bouleversé, il propose une autre histoire du 7<sup>e</sup> Art, de *La sortie de l'usine Lumière à Lyon* (1895) à *Zero Dark Thirty* (2012), de l'Italie au Japon en passant par la Russie, des productions hollywoodiennes au cinéma d'auteur.

Sous cette loupe féministe et engagée, un recueil original de vingt-trois nouvelles, entre littérature et documentaire.

*Né en 1972 à Bordeaux, Guillaume Guéraud est un auteur majeur des éditions du Rouergue, publié à la fois dans les collections pour la jeunesse et dans la collection la brune, dont Shots, en 2016. Il a grandi devant des films qui ont nourri son imaginaire et forgé son écriture.*

## Du même auteur au Rouergue

### Romans

*Dernier western* – 2001, la brune.

*Baignade surveillée* – 2014, la brune.

*Shots* – 2016, la brune.

### Albums et romans jeunesse

*Cité Nique-le-Ciel* – 1998, roman doado.

*Chassé croisé* – 1999, roman doado.

*Les chiens écrasés* – 1999, roman doado.

*Coup de sabre* – 2000, roman doado.

*Apache* – 2002, roman doado.

*Arrête ton cinéma* – 2003, Zig Zag (ill. Henri Meunier).

*Arc-en-fiel* – 2004, album (ill. Goele Dewanckel).

*Couscous clan* – 2004, roman doado.

*Ma rue* – 2004, album (ill. Anne Von Karstedt).

*Manga* – 2005, roman doado.

*Je mourrai pas gibier* – 2006, roman doado Noir.

*La brigade de l'œil* – 2007, roman doado Noir.

*Raspoutine* – 2008, album (ill. Marc Daniau).

*Le Contour de toutes les peurs* – 2008, roman doado Noir.

*Déroute sauvage* – 2009, roman doado Noir.

*Sans la télé* – 2010, roman doado.

*Anka* – 2012, roman doado.

*Je sauve le monde dès que je m'ennuie* – 2012, roman zig zag (ill. Martin Romero).

*Safari dans le lavabo* – 2013, album (ill. Hélène Georges).

*Plus de morts que de vivants* – 2015, roman doado Noir.

*Ma grand-mère est une terreur* – 2017, roman dacodac.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Illustration de couverture : © François Fontaine/VU'

© Éditions du Rouergue, 2018

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Guillaume Guéraud



les héroïnes de cinéma  
sont plus courageuses que moi

la brune au rouergue

Merci (par ordre d'apparition ou de participation) :  
*aux ouvrières de l'usine Lumière et à ma mère,*  
*à Ossi Oswald et Ernst Lubitsch,*  
*à Renée Falconetti et Carl Theodor Dreyer,*  
*à Anna May Wong, Marlene Dietrich,*  
*James Wong Howe et Josef von Sternberg,*  
*à Jennifer Jones et King Vidor,*  
*à Rosaura Revueltas, Herbert Biberman,*  
*Amis américains de Bertrand Tavernier*  
*et Le Grand Nulle part de James Ellroy,*  
*à Annie Sullivan, Helen Keller,*  
*Anne Bancroft, Patty Duke et Arthur Penn,*  
*à Nico Papatakis, Francine Bergé, Colette Bergé,*  
*Jean Genet et Claude Chabrol,*  
*à Monica Vitti et Michelangelo Antonioni,*  
*à Liv Ullmann, Bibi Andersson et Ingmar Bergman,*  
*à Bonnie Parker, Faye Dunaway et Serge Gainsbourg,*  
*à Anne Wiazemsky, Juliet Berto et Jean-Luc Godard,*  
*à Elena Solovei, Vera Kholodnaïa et Nikita Mikhalkov,*  
*à Sally Field, Martin Ritt et Crystal Lee Sutton,*  
*à Joey Wong et Ching Siu-tung,*  
*à Isabelle Huppert, Marie Trintignant et Dominique Blanc,*  
*à Susan Sarandon, Geena Davis, Callie Khouri et Ridley Scott,*  
*à Hayao Miyazaki, ma grand-mère et la revue HK,*  
*à Erin Brockovich, Julia Roberts, Steven Soderbergh,*  
*Loïc Wacquant et Nicolas Bérubé,*  
*à Raffaëla Anderson, Karen Bach,*  
*Coralie Trinh Thi et Virginie Despentes,*  
*à Kim Hye-ja, Bong Joon-ho et Cécile David,*  
*à Noomi Rapace, Sigourney Weaver*  
*et Mona Chollet du Monde diplomatique,*  
*à Kathryn Bigelow, Jessica Chastain et Jo Witek.*

« Qu'est-ce que le cinéma ?  
Une fille et un flingue. »

David W. Griffith selon Jean-Luc Godard  
*Histoire(s) du cinéma*

Louise Perrigot

## **Le cinéma est né dans une usine**

Elle bossait dans l'atelier de coulage de l'émulsion sensible. Une longue pièce obscure où arrivaient les lames de verre, sur un tapis roulant de vingt mètres, passant sous un entonnoir qui les imprégnait d'un mélange à base de gélatine, de chlorure et de bromure d'argent. Elle vérifiait qu'une fine couche de ce mélange couvre bien uniformément chaque plaque vitrée. Avec sa lampe inactinique sur le front. Surveillant également que l'émulsion se gélifie sur les plaques avant la salle de séchage.

Une cinquantaine de collègues partageaient avec elle la même tâche le long du tapis roulant. De huit heures du matin à six heures du soir. Sans voir la lumière du jour sauf pendant la pause déjeuner. Ça lui demandait une concentration et une vigilance permanentes mais elle ne se plaignait pas. L'usine était dans le quartier Monplaisir alors elle blaguait en souriant : « Je travaille à mon plaisir... »

Des dalles en ciment sur le sol. Du vernis noir sur tous les murs. Et aucune fenêtre. Juste un éclairage de lanternes vertes pour ne pas voiler la surface sensible des plaques. Des lanternes vertes, pas rouges, parce que la lumière rouge provoquait des troubles visuels chez les ouvrières.

Elle trimait probablement sans imaginer révolutionner le monde ni bouleverser la planète. Et pourtant. Ce qui sortait de cette usine allait à la fois bouleverser la *représentation* de la planète et révolutionner les *rêves* du monde.

Les bâtiments s'étendaient sur douze mille mètres carrés. Deux machines à vapeur actionnaient les dynamos et les ventilateurs. *Un ordre parfait règne dans tous les services* indique un document daté de 1895.

J'ai consulté les archives. Du moins celles qui restent.

Elle était entrée dans cette usine à seize ans, sans qualification, l'année de la parution de *Germinal*. On l'avait d'abord collée en début de chaîne, à la réception des lames de verre, pour les trier par dimension. Elle était passée peu à peu dans les autres ateliers, en suivant le même parcours que les plaques, au découpage, au nettoyage, désormais au coulage. Elle travaillerait ensuite au séchage et à l'emballage. Puis elle rejoindrait le service des papiers photographiques, l'atelier du papier à noircissement direct ou la fabrication du papier à développement, dans une autre aile de l'usine.

Le port du chignon était obligatoire. Par mesure de sécurité et pour éviter que des traces de cheveux ne marquent l'émulsion sur les plaques ou les papiers. Elle dénouait le sien à la sortie en fin de journée.

Elle savait à peine lire mais elle avait entendu parler du roman de Zola sur les mineurs, le charbon jour et nuit, les explosions, l'exploitation inhumaine de la main-d'œuvre. Rien



à voir avec l'usine de Monplaisir. Les murs ne menaçaient jamais de s'effondrer, les employés ne maniaient pas la pioche, les heures de travail ne se faisaient ni la nuit ni le dimanche. Et on peut lire aujourd'hui dans un rapport des archives : *Les directeurs, MM. Auguste et Louis Lumière, vivent en contact permanent avec leurs ouvriers, dont ils sont très aimés*. Il faut évidemment se méfier de ce rapport, car il a été rédigé par un inspecteur du Crédit Lyonnais, la banque qui finançait l'entreprise, mais c'était malgré tout un boulot moins dégueulasse que les mines du Nord décrites dans *Germinal*.

J'ai passé des coups de fil. Pour trouver un historien capable de me renseigner sur tout ça. Les conditions de travail dans cette usine et le reste.

La Société Lumière était à la pointe d'une nouvelle technologie : la photographie. Elle s'est surtout développée en 1889 grâce à la fabrication et la commercialisation d'un produit original, l'Étiquette bleue, plaque photographique au succès retentissant. *Les Étiquettes bleues nous ont fait gagner plus de 500 000 francs dès la première année*, écrit Louis Lumière.

Son salaire à elle était de quinze francs par semaine en 1895. Un peu plus que celui d'une lingère. Un peu moins que celui d'un ouvrier agricole.

L'usine produisait quotidiennement 1 500 douzaines de plaques, alors ça défilait à vive allure sous son nez. Aussi vite que les boulons sous la moustache de Charlot dans *Les Temps modernes*. Le cinéma n'existait pas encore, il serait inventé dans quelques mois à peine, Charlie Chaplin tournerait *Les Temps modernes* plus de quarante ans après, mais les chaînes industrielles allaient déjà bon train.

C'était le début de la modernisation et ça rimait déjà avec capitalisation. La Société Lumière a été introduite en Bourse

en 1896. *L'action Lumière trouve de nombreux souscripteurs et elle prend une plus-value appréciable*, note le rapporteur du Crédit Lyonnais. *Le chiffre d'affaires de la première année atteint 2 727 000 francs.*

Quatre cents ouvrières travaillaient comme elle dans les différents ateliers. *La main-d'œuvre féminine est largement majoritaire*, souligne le rapport. *Les hommes ne sont employés que comme mécaniciens, chauffeurs ou manœuvres. Toute la fabrication proprement dite est confiée à des femmes.* Il omet évidemment de préciser que le salaire journalier des femmes était à l'époque deux fois moindre que celui des hommes.

Le plus surprenant, dans le rapport comptable de 1895, c'est que l'invention du cinématographe n'apparaît même pas. Trop anecdotique. Pas assez rentable.

J'ai consulté les archives. J'ai passé des coups de fil. Et j'ai vu un tas de films.

Rares sont les films qui abordent le monde ouvrier. Encore moins nombreux sont ceux qui évoquent la naissance du cinéma. Et seul Jean-Luc Godard associe clairement la naissance du cinéma au monde ouvrier dans *Histoire(s) du cinéma* en 1988.

Elle est morte bien avant. Mais elle a probablement vu quelques films. Pour rêver, peut-être, comme tout le monde. Il est même possible qu'elle ait vu *Les Temps modernes*. Le film de Chaplin est sorti sur les écrans en 1937. Et elle est morte en 1938. Bien avant que j'apprenne son existence et les liens hasardeux qui me rattachent à elle.

Je me fous de la généalogie et les histoires de famille m'ont toujours fait chier. Sûrement parce que ma propre cellule familiale est plus réduite que le minimum. Je suis fils unique, faut dire, élevé seul par ma mère célibataire. J'ignore qui est mon

père et je n'ai même jamais cherché à savoir qui c'était. Je ne suis pas assez mystique pour imaginer que le sang d'un de mes ancêtres coule dans mes veines.

Mais j'avais une vieille tante, une cousine de ma mère plus précisément, qui avait entrepris de constituer l'arbre généalogique de notre famille. Elle fouillait des montagnes de registres, elle photocopiait des fiches d'état civil, elle alignait des noms et des dates sur des schémas dont elle nous exposait les ramifications avec une minutie insupportable. On ne pouvait plus l'arrêter, ma mère et moi, quand elle se mettait à étaler ses documents pour nous faire part de l'avancée de ses recherches.

J'ai toujours eu l'impression que sa seule motivation était de se trouver une ascendance avec Napoléon. Ça ne m'intéressait pas. Je préférais les westerns aux films historiques. Voir des familles de Peaux-Rouges se faire massacrer par n'importe quel cow-boy solitaire me confortait dans l'idée que les liens du sang n'empêchaient personne de mordre la poussière.

Son arbre généalogique me foutait presque la trouille, quand j'étais gamin, surtout lorsque j'ai réalisé qu'il y avait dans ses branches plus de morts que de vivants. Mon nom figurait dans un coin, en bas à gauche, avec une petite photo de moi. Juste au-dessus, du côté de mon père inconnu, il y avait une branche taillée à ras.

L'année où je préparais le concours de la Fémis, la grande école de cinéma, en 1993, elle avait débarqué en claironnant : « Guillaume, toi qui t'intéresses au cinéma, regarde ce que j'ai trouvé ! »

Une vieille photo en noir et blanc sur une des multiples branches de l'arbre. Un portrait de femme avec une blouse de

travail et un chapeau. Et ces quelques mots en légende : *Louise Perrigot, née le 9 mai 1870 à Lyon, décédée le 24 septembre 1938 à Lyon, ouvrière à l'usine Lumière de 1886 à 1917.*

C'était un fragment perdu dans les feuillages, aussi bien dans le temps que dans l'espace, je ne sais même plus auxquels de mes arrière-grands-parents maternels elle était rattachée. Je trouvais ça trop anecdotique alors ça ne m'avait pas vraiment touché. Mais dans le dossier que je devais constituer pour la Fémis, j'avais noté à la fin de mon CV : *Le cinéma est né grâce à une de mes vieilles cousines, Louise Perrigot, ouvrière à l'usine Lumière de 1886 à 1917.*

Je n'ai pas été pris à la Fémis. Je me suis contenté de continuer à regarder des films. Et un jour, en allant à Lyon, j'ai fini par rendre visite à cette vieille cousine.

Elle était là. Je suis descendu à la station de métro Monplaisir – Lumière et elle était là. Au musée Lumière, dans une somptueuse villa, face au hangar où se dressait autrefois l'usine.

C'était en 1995, je m'en souviens bien, c'était l'année du centenaire du cinéma.

Elle était là. Passant sur les images du film projeté en boucle dans une salle du musée. Parmi les ouvrières qui franchissaient les portes de l'usine. Dans le premier film de l'Histoire.

Je ne sais pas vraiment laquelle de ces silhouettes est la sienne dans le film. L'une d'entre elles amorce le geste de dénouer son chignon juste avant de sortir du cadre sur la gauche. Il suffit de cligner des paupières au mauvais moment pour la manquer. Mais personne n'a cligné des paupières la première fois que ce film a été projeté, un siècle plus tôt, tous les spectateurs écarquillaient les yeux devant.

Ce n'est pas une héroïne de cinéma. Mais une héroïne *du* cinéma. Parce qu'elle a fait partie des petites mains qui fabriquaient la pellicule des premiers films. Comme les quatre cents autres ouvrières de l'usine Lumière.

**La Sortie de l'usine Lumière à Lyon** (France – 1895 – 38 secondes)

Réalisation : Louis Lumière

Société de production : Société Lumière

Interprétation : les ouvrières et les ouvriers de l'usine Lumière

Ossi Oswalda

## **La guerre des sexes se gagne hors des tranchées**

Atablée au soleil dans le jardin, elle joue aux cartes avec deux hommes et s'éclate tout en fumant comme un pompier, de la lumière dans les yeux, des étincelles dans la gorge, cent mille volts dans chacun de ses gestes. Elle bondit de sa chaise en abattant ses cartes avec toujours plus d'entrain. À la fois emphatique-euphorique-hystérique. Sur le rythme trépidant propre aux vieilles comédies du cinéma muet. Elle n'est pas particulièrement jolie mais son visage est radieux et son rire est contagieux. Elle tire la langue juste pour le plaisir de grimacer et s'esclaffe à-tout-va. Ses éclats de rire résonnent jusqu'ici même si c'est un film muet. Et son comportement déluré hurle la liberté.

Sa bonne humeur est inconcevable, quand on sait que ce film date de 1918, pendant la Grande Guerre. Et que c'est un film allemand, en plus. Il a été tourné au printemps, il a obtenu son visa de censure en juillet, il est sorti sur les écrans berlinois en octobre, un mois avant l'armistice. Mais le cinéma

est déjà exclusivement considéré comme un divertissement à cette époque. La « machine à rêves » ne met pas en scène les épouvantables massacres de son temps. Alors ni la guerre de 14-18 ni ses malheurs n'apparaissent dans cette comédie audacieuse. Seul son titre les évoque peut-être lointainement : *Je ne voudrais pas être un homme*. Tout en les éloignant d'emblée par une négation péremptoire. Tel un éclat de rire de cette fille à la vitalité et à l'exubérance réjouissantes.

Elle s'appelle Ossi Oswald. C'est à la fois le nom du personnage et celui de la comédienne qui l'interprète car, dans ces années-là, de Max Linder aux Marx Brothers, un tas de personnages conservaient l'identité de leurs acteurs.

*Je ne voudrais pas être un homme* est la deuxième comédie qu'elle tourne sous la direction d'Ernst Lubitsch. Ce grand cinéaste émigrera à Hollywood en 1923, où on parlera de la « *Lubitsch touch* » pour désigner l'humour et l'énergie de ses films américains, dont le chef-d'œuvre sera *To Be or Not to Be* (1942). Son sens du rythme est déjà époustouflant dans *Je ne voudrais pas être un homme*, mais seuls les spectateurs allemands peuvent le voir pendant la Grande Guerre. Et ils ne verront pas *To Be or Not to Be* pendant la Seconde Guerre mondiale. Ossi Oswald non plus. Elle aura quitté l'Allemagne pour fuir le nazisme en 1933, mais pas pour l'Amérique, pour la Tchécoslovaquie.

On la qualifie de « Mary Pickford allemande » dans les années vingt. Mary Pickford, première star du cinéma hollywoodien, surnommée la « Petite Fiancée de l'Amérique », n'incarne pourtant que des jeunes filles sages et vertueuses – aux antipodes d'Ossi Oswald.

Ossi a dix-neuf ans dans *Je ne voudrais pas être un homme*. Les batailles de la Marne et de la Somme ne semblent pas la

concerner, elle n'a pas les pieds dans la boue, mais elle mène aussi une guerre. Tambour battant et sur plusieurs fronts différents.

Avant tout contre les conventions et contre les frontières sociales. C'est avec deux jardiniers qu'elle s'éclate en jouant aux cartes dans la première scène, les deux jardiniers du vaste domaine bourgeois où elle séjourne, chez son oncle. Ce dernier fulmine en les surprenant en train de rire. Il apparaît du haut d'une fenêtre et, de sa position dominante, somme les deux travailleurs de filer entretenir les haies. Ossi se moque de ses remontrances. Elle ne fait pas partie de la classe laborieuse, tant pis, elle enjambe les gouffres qui séparent tous les milieux. Pas forcément marxiste, pas particulièrement consciente de la nécessité de la *lutte* des classes, mais ouvertement pour le *mélange* des classes. Contre les valeurs patriarcales et aristocratiques figées que la guerre n'a pas mises entre parenthèses.

– Est-ce que ce sont des manières pour une jeune fille ? la réprimande sa gouvernante.

Ossi lui tire la langue et s'allume une nouvelle clope.

– Je ne comprends absolument pas qu'une femme puisse fumer... rumine la gouvernante. Quand j'avais ton âge...

– Il y a si longtemps ! la coupe Ossi en lui crachant la fumée au visage.

Et la gouvernante lui confisque sa cigarette pour la fumer elle-même avec satisfaction.

Ossi se réfugie au salon où elle engloutit trois verres d'alcool en moins de deux secondes. Une douzaine de mecs miment une sérénade sous ses fenêtres. Ça la fait marrer. Jusqu'à ce que son oncle les fasse fuir.

– C'est ainsi que vous comptez passer pour une jeune fille bien élevée ? la sermonne-t-il.



– Je ne veux pas être bien élevée ! s'écrie-t-elle.

Mais un sévère tuteur, monsieur Kersten, est recruté pour lui tenir la bride. Il est bien décidé à la mater et commence par lui interdire de sortir : « Les filles de votre âge vont se coucher à cette heure-ci. » Il l'oblige même à faire la révérence devant lui. « Plus bas ! » lui ordonne-t-il avec autorité. Serrant le poing comme s'il la tenait écrasée à l'intérieur : « Vous vous ferez toute petite avec moi ! » Et abaissant la main à hauteur de son genou : « Petite comme ça. »

Ossi ne compte évidemment ni courber l'échine ni se laisser marcher sur les pieds. Mais ses éclats de rire insolents et ses gesticulations indisciplinées ne suffisent pas à faire plier l'inflexible monsieur Kersten. Elle doit rapidement trouver une solution pour imposer sa liberté. Ça passe avant tout par une lutte contre la domination masculine.

Seule, sans armes et sans formation martiale, elle choisit de se déguiser en homme pour mener ce combat. Infiltrer les rangs ennemis est un stratagème téméraire qui lui plaît. Elle enfle un smoking et se coiffe d'une perruque aux cheveux courts. Avec la ferme intention de démolir les lignes de démarcation.

Méconnaissable, elle sort et prend le bus. « Vous êtes un homme ou pas ? » la tance un voyageur lorsqu'elle se plaint de se faire bousculer par le flot de passagers. Elle hésite avant d'afficher un air grave et convaincu.

Le champ où elle compte mener sa bataille est une vaste et cossue salle de bal. On y rit, on y boit, on y danse. Les hommes et les femmes s'amuse et se tournent autour. Ossi a du mal à trouver sa place parmi eux. Contrairement à la caméra de Lubitsch qui accompagne avec virtuosité les chassés-croisés des convives.

Ossi navigue un moment entre les uns et les autres. Chahutée et désappointée. Mais elle aperçoit monsieur Kersten qui s'allume un cigare d'un air fier au cœur de la fête et elle reprend aussitôt du poil de la bête. Même si elle ressemble davantage à un petit garçon qu'à un homme viril malgré son déguisement.

Les scènes comiques qui suivent sont carrément sidérantes dans leur façon d'aborder sans tabou la confusion des genres. Bien avant *Certains l'aiment chaud* (1959) de Billy Wilder, cinquante ans avant la révolution sexuelle, un siècle avant les polémiques fumeuses déclenchées en France par les associations religieuses intégristes autour de la « théorie du genre ». Tout bascule et tout chavire dans *Je ne voudrais pas être un homme*. Les identités comme les sexualités. Les murs s'effondrent et le sol s'ouvre pour ne laisser que des décombres pulvérisés par le doute. Sans cartouche, sans la moindre grenade, sans l'ombre d'un seul obus, seul le rire peut ainsi déchirer les certitudes.

Ossi se montre plus qu'audacieuse pour faire tourner son tuteur en bourrique. Elle entreprend de séduire sans gêne une femme qu'il est en train de courtiser. Monsieur Kersten, la prenant pour un garçon importun, la secoue sévèrement. Elle le calme aussitôt en lui sortant des répliques misogynes qui le ravissent. Et tous deux s'assoient ensemble pour se mettre à rire, à boire, à fumer, les clopes succédant aux verres et les bouteilles précédant les cigares.

Ils finissent ronds comme des queues de pelles. Tombent dans les bras l'un de l'autre. Et s'embrassent... sur les lèvres. Plusieurs fois. À table. À la sortie du bal. À l'arrière de la voiture qui les raccompagne. À pleine bouche et avec un amour évident dans leurs regards éméchés. Elle *sachant* qu'elle embrasse un homme. Lui *croyant* qu'il en embrasse un. Ils ne vont pas jusqu'à coucher ensemble, mais un quiproquo